

Histoires d'âmes et autobiographie au Zaïre

Communication présentée au Colloque sur l'autobiographie dans les littératures francophones, Bordeaux, mai 1994.

Dans un texte que je trouve tout à fait admirable, *Shaba deux* de V.Mudimbe, l'héroïne, la franciscaine Mère Marie Gertrude, tient ses carnets. Le récit est censé nous livrer quelques pages écrites au moment de l'attaque sur Kolwezi; la franciscaine lit et prie; au milieu du chaos elle commence la lecture de l'autobiographie de Thérèse de Lisieux, l'histoire d'une âme, un des best sellers du vingtième siècle, dû à un docteur de l'Eglise qui n'avait pas sa licence de théologie. L'idée que tout récit de vie est d'abord marqué par la dimension spirituelle, qu'il se situe d'abord dans une dimension de la rencontre entre l'homme et le sacré, est tout à fait essentielle dans le texte francophone zaïrois. Je préfère cette notion de texte francophone à celle de littérature, car il est bien difficile de tracer des contours génériques dans une production où semble dominer d'abord le besoin de témoigner d'un itinéraire spirituel.

Je m'appuierai sur deux textes du romancier le plus populaire au Zaïre, dont l'oeuvre est souvent exclue du champ de la littérature zaïroise légitime, Zamenga Batukezanga, que j'essaierai de lire par rapport au travail de V.Y.Mudimbe.

Dans une première partie je voudrais essayer de proposer quelques remarques générales sur l'étude des littératures francophones d'Afrique noire et en particulier du Zaïre, dont je rappelle qu'il est le deuxième pays francophone en terme démographique. Il est de plus à la fois central dans l'avenir de la francophonie africaine, c'est à dire de la francophonie tout court, et marginal dans les études de littérature francophone qui se limitent trop souvent à l'ouest de l'Afrique et au Cameroun. L'étude de la littérature francophone du Zaïre pose un certain nombre de problèmes spécifiques dont je voudrais dire ici quelque mots, en m'appuyant notamment sur le colloque tenu sur ce thème en Allemagne l'an passé, dans lequel la présence française était extrêmement discrète.

Du fait de son poids démographique, de son étendue le Zaïre a aujourd'hui une production de textes peu connus à l'extérieur du pays, mais dont on peut dire qu'ils constituent bien un champ littéraire, un réseau de textes qui se répondent, s'écrivent les uns à partir des autres. Dans ce champ littéraire figurent aussi bien la littérature contemporaine zaïroise, que la littérature belge sur le Congo ou que l'ethnographie missionnaire, qui a dominé la connaissance ethnographique du Congo. Comme le dit V.Y Mudimbe: " La plupart des penseurs comme Tempels étaient en fait Africains de coeur et de choix. aussi la distinction géographique des discours est à tout le moins problématique" (Mudimbe, 1991: 14) ; nous acceptons son point de vue: des textes comme la philosophie bantoue du franciscain belge - de la même famille que Mère Marie Gertrude- Placide Tempels font aussi partie du patrimoine littéraire zaïrois, dans lequel ils font figure de textes fondateurs. Dans ce champ littéraire commencent à s'opérer des effets de distinction: Mudimbe est un écrivain pour intellectuels, Zamenga un écrivain pour les masses, pourtant tous deux partagent les mêmes préoccupations, ce qui fonde bien un champ littéraire.

Ma deuxième remarque porte sur le rapport de ce champ littéraire avec son contexte d'écriture en français: quelle littérature française est lue par ces écrivains au Zaïre? Quel est le contexte littéraire de ces textes? V.Y. Mudimbe nous donne les lectures de son héroïne: Julien Green, St Thérèse, la littérature spirituelle française, le roman catholique. L.Kesteloot dans un bref essai a parfaitement raison de situer Mudimbe, le philosophe américain, dans la tradition du roman catholique (Kesteloot, 1992: 449-456) . Je crois aussi qu'il ne faut pas prendre à la légère la référence à Ste Thérèse: il existe toute une littérature spirituelle et toute une littérature hagiographique qui a nourri nos écrivains francophones zairois à travers l'implantation de l'enseignement catholique au Zaïre. Or il n'est pas exagéré de dire que l'Eglise catholique est sans doute aujourd'hui l'institution zairoise la plus efficace et l'un des plus importants vecteurs de la francophonie en Afrique. La littérature de piété, qui est loin d'avoir la qualité des textes de Sainte Thérèse, est donc l'un des contextes essentiels d'écriture de ces textes zairois.

Enfin, dans une théorie de la production littéraire, le récit écrit en français de sa propre vie, dans des pays en situation de diglossie, implique, ipso facto un rapport à la création orale et une certaine conception du destin personnel, dont l'expression en français devient un élément essentiel.

Je ne crois pas que la littérature orale fasse une large place au récit à la première personne. Je pense même que le passage à la première personne, au style direct, est la marque d'une écriture qui veut se déguiser en oralité: le sujet se raconte. Dans la littérature orale le sujet ne se raconte pas, il raconte. Croire que l'oralité se marque dans le discours écrit par l'usage de la première personne est un véritable malentendu. Celui qui peut parler à la première personne prend en fait la plume pour inscrire dans l'histoire son témoignage: là se trouve un pacte autobiographique, pacte tacite, justement parce qu'il ne met pas en présence un narrateur et son auditoire. Assumer son propre discours dans l'histoire constitue un saut épistémologique dont l'oralité offre peu d'exemples. Le récit à la première personne de sa propre vie, restituée dans son cadre historique est une pratique discursive tout à fait originale et dont les présupposés épistémologiques sont très loin de ceux qui fondent les productions orales. Je renvoie sur ce point aux analyses de Paul Zumthor (1981); le récit de la vie de Tippu Tip signale le début de la prose swahili moderne, et son héros est un personnage contestable et considérable de la vie du Congo (Bontinck, 1974).

Enfin la notion d'autobiographie renvoie à une conception de la personne, qui est à, mon sens, une conception religieuse. La divination et le prophétisme, deux des modalités essentielles de l'expérience religieuse autochtone présupposent une notion de la personne dont le rapport à l'autobiographie est à tout le moins problématique. La notion chrétienne de la personne retravaillée au sein des églises africaines indépendantes, comme l'église kimbanguiste, permet le déploiement d'une destinée individuelle dans un rapport personnel à Dieu.

Je dirai donc en conclusion de cette première partie que nous ne pouvons pas faire l'économie d'une lecture anthropologique de cette production littéraire.

La marginalité de la francophonie zairoise, longtemps évidente dans les ouvrages généraux, tenait certes au petit nombre d'écrivains et d'élites congolaises du temps des "oncles", ainsi nommait-on les Belges. Ce déficit de parole est devenu un déficit de mémoire qui a provoqué toute une série de prises de conscience et tout un mouvement du récit de vie . Il fallait ainsi pallier la faiblesse de l'expression littéraire pour avoir des documents sur la situation

coloniale sur les relations raciales à la colonie sur ce qu'était la vie des congolais, leur rapports avec le christianisme, avec les Blancs. Plusieurs recueils publiés dans les années quatre-vingt essaient de combler ce déficit . Ils créent ainsi un nouveau genre textuel du récit de vie, qui s'est greffé sur un mouvement de renouveau spirituel, centré sur le cheminement individuel.

"D'une réflexion sur soi et sur les autres suscitée par un enquêteur ou par un appel de chercheur le récit de vie devient progressivement un mode de communication sociale. Surtout au sein des communautés religieuses, en particulier protestantes... Ce mouvement limité à moins d'une dizaine de petites publications (surtout polycopiées) par année explosera à partir de 1989. A Kinshasa, environ un cinquième de la population adulte fait partie d'un mouvement religieux à caractère charismatique et tout ce monde témoigne à un moment donné... "

(Jewsiewicki, 1993, 7)

C'est à l'intérieur de ce mouvement qu'il **faut situer l'oeuvre de Zamenga Batukezanga** . Elle comprend près d'une vingtaine d'ouvrages tirés à des centaines de milliers d'exemplaires et lus par tous les Zairois francophones. Le premier contexte littéraire de cette oeuvre est celui qui est fourni par ces récits, soit suscités par l'enquête sociale, comme le temps des oncles, soit produits spontanément comme les récits du volume , *Naître et mourir au Zaïre* (1993). Zamenga publié dans les journaux , lu dans les écoles, personnalité connue pour son oeuvre

"Regardé d'en haut par les grands intellectuels et par les grands barons du régime qui le considèrent comme un écrivain pour les pauvres il échappe en grande partie à la censure politique alors qu'il n'épargne personne dans sa critique moralisante, marquée par la culture protestante de ses parents. Deux Kinnois, Zamenga et Cheri Samba livrent en littérature et en peinture le même combat se servent des mêmes moyens formels et s'inspirent d'une même culture protestante du Bas Zaïre " (Jewsiewicki, 1993: 7)

Il convient donc de lire Zamenga dans le contexte textuel que j'ai mentionné, amis aussi dans le contexte particulier d'un christianisme marqué par une réflexion théologique originale sur la place des forces spirituelles dans la théologie et qui s'est en partie approprié la réflexion de Tempels sur la philosophie bantoue.

Pour l'auteur de la première thèse sur Zamenga, Soeur Mata, que je cite ici:

"L'espace romanesque de Zamenga reflète essentiellement les milieux que l'auteur a parcourus, spécialement ceux de son enfance. Ces lieux sont investis de souvenirs personnels et collectifs... Ce n'est nullement un hasard si sa première oeuvre, parue en 1971, s'intitule Souvenirs du Village. Si le récit paraît réaliste, c'est parce qu'il insère des faits non seulement vraisemblables, mais vrais. La plupart des anecdotes qui alimentent son récit sont tirés de sa vie et des souvenirs d'enfance ." (Mata, 1994).

Je m'intéresserai à ce texte ainsi qu'à *Luozi trente ans après* (1983) où l'auteur revient sur les lieux de son enfance et nous raconte sa vie, en essayant de lui donner un sens et surtout d'ouvrir des voies pour l'avenir.

"Ce livre n'est ni un roman , ni un conte, ni une autobiographie." Ainsi commence *Souvenirs du village...* Le livre récuse le genre autobiographique dans sa dimension personnelle pour prétendre à une manière d'autobiographie d'une

âme collective qu'il nous présente dans ses interactions avec son père avec ses ancêtres, avec les forces de la nature, auprès de qui le père est justement l'intercesseur " la nature renferme les forces vitales pour l'être humain; il faut savoir les capter, mon fils" '(Zamenga, 1983: 96) Mbadio, le héros, est bien Zamenga, lui aussi enfant unique d'une ancienne esclave épileptique, orphelin de père scolarisé à treize ans, dépouillé de tous ses biens par sa famille, recueilli par le père directeur de la Mission catholique, alors qu'il vient d'un milieu protestant. Cette fusion de l'individu dans la collectivité et de la collectivité dans la nature tombe à point nommé pour offrir, en 1971, une caution à la politique de l'authenticité africaine, version zairoise de la négritude. " Le visible et l'invisible se confondent pour qui cherche la vérité...Les morts vivent autrement que les vivants, mais ils sont plus puissants car leur monde est supérieur au nôtre" (Zamenga, 1983: 26). Le livre fait peu de place au message chrétien: pourtant à la mort du père le seul objet dont Mbadio hérite est une Bible, qu'il feuillette pour y trouver trois billets de vingt francs laissés par son père ...Le message est clair: la Providence veille.

Près de quinze plus tard, le succès venu et l'oeuvre du philanthrope enfin reconnue le vrai texte autobiographique est *Luozi trente ans après*, , constitué d'une série de récits à la première personne sur un retour au village. dans lequel il mesure le chemin parcouru à la difficulté qu'il éprouve à s'exprimer en kikongo: " Ma langue pesait en parlant en kikongo : je raisonnais en français avant de m'exprimer imparfaitement en kikongo " (1983:39).

L'histoire de la vie de Zamenga est l'histoire de ses changements de nom: "à la naissance mon père me colle Esai " Peu après une religion nouvelle fait irruption au Congo français et elle provoque la fuite des populations " hantées par le mal et le kindoki , la sorcellerie... " Les morts étaient présumés sorciers, hantés par le vent de l'armée du salut" . Durant l'exode provoqué par la panique devant cette nouvelle sorcellerie , il est sauvé par un capitaine qui lui " colle" (sic) le nom d'Axel ..Peu après il retrouve son père " papa de peur de me perdre me fera baptiser sous le prénom de Marcel. Pourtant " je voudrais que tu t'appelles comme moi me dit frère Clément . Il y a plusieurs Frères Clément: tel que je te connais tu as les mêmes caractères que Saint Clément Marie de Hoffbauer; il s'est occupé des malades et des handicapés; cependant il a été souvent banni et humilié en demandant pour des indigents de l'aumône auprès des riches..." (Zamenga, 1985: 70-71) Voilà donc notre Marcel devenu Clément , mais ce changement de nom est aussi l'indice d'une destinée: la vie de Zamenga se passera au service des handicapés. Mais à l'indépendance, avançant en quelque sorte l'authenticité, il renonce à son prénom chrétien, ce qu'il n'a donc pas eu à faire quand le gouvernement en a intimé l'ordre à tous les Zairois.

Revenant dans son village trente ans après l'avoir quitté il se rend compte que le temps de l'intolérance est révolu... " J'ai en moi la marque de toutes les religions " né protestant, marqué par l'armée du Salut, par le kimbanguisme et devenu catholique pour finalement proclamer que l'amour envers l'homme restera le fondement de la religion supérieure"...(1985: 88). Il y a là une notation très importante, non pas tant pour l'humanisme qu'elle exprime que pour l'attitude religieuse dont elle témoigne . Cette attitude n'exprime pas l'indifférence mais au contraire une attention passionnée qui cherche une nouvelle forme à donner à son inquiétude spirituelle. En somme toute sa vie se déroule sous le signe de l'esprit qui circule entre les religions, entre les âmes, entre les hommes et la nature comme il en a l'intuition devant un coucher de soleil dans son village " J'ai eu l'impression que j'assistais à un retour du Saint Esprit ..." (1985: 45).

Revenons à Mudimbe, philosophe et historien de la religion, tout à l'autre pôle de ce champ de forces littéraires et politiques. C'est en anglais qu'il s'interroge sur son itinéraire personnel, dans l'introduction à son dernier livre *Parables and Fables* (Wisconsin, 1991), comme si ce type de questionnement relevait d'abord de la théorie et non de la fiction. V.Y Mudimbe, écrivain zairois majeur des années soixante dix n'écrit plus en français, mais en anglais, langue qui est devenue, pour lui depuis son départ du Zaïre, une sorte de métalangage de la théorie anthropologique. A cela pourtant une exception : les récits, comme les Carnets de Mère Marie Gertrude, rédigés en français. La petite franciscaine est une héroïne de fiction comme le villageois Mbadio; mais elle est aussi très proche de l'expérience de celui qui ne veut pas se raconter en français. Mudimbe abandonne ses prétentions intellectuelles pour nous donner le récit d'une passion qui est une assumption, dans un monde violent, pauvre et chaotique. L'expérience religieuse est aussi au cœur de son oeuvre: ses héros de fiction sont prêtres ou religieuses et nous livrent de pseudo autobiographies. Ils inscrivent pourtant leur démarche sur ce terrain de l'authenticité religieuse, celui du témoignage d'une vie placée sous le signe du péché ou de la rédemption, à partir de la vie des petits, de ces petits auxquels Zamenga a voué sa vie.

Les vies sont des paraboles et pas seulement des fables, dirais-je, en reprenant le titre du dernier ouvrage de Mudimbe, sous-titré: "exégèse, textualité et politique en Afrique centrale". Elles ont un sens dans une économie de la rédemption, et pas seulement dans un univers de la fiction.

A travers l'oeuvre de Zamenga nous percevons l'apparition d'un contexte textuel francophone proprement africain, c'est à dire, ici, de l'Afrique centrale, de l'Afrique bantoue. De la même manière que les variétés locales de français ont droit à la reconnaissance scientifique alors que s'imposent de nouveaux champs lexicaux il me semble nécessaire de lire les oeuvres africaines à l'intérieur non pas de leur littérature nationale, notion bien trop réductrice et étroite, mais de ce que J.Riesz a appelé un champ littéraire dans le travail que nous avons édité sur le Togo, qui est un champ d'interprétation textuelle et politique. Le corpus des écrits zairois doit être mis en rapport avec d'autres corpus, ici les récits de vie, la production autobiographique "spontanée" et la littérature spirituelle catholique.

"Chacun structure son récit autour de la dialectique de la chance et de la malchance et de l'intervention soudaine du Saint Esprit. Les riches justifient leur succès par la grâce reçue, mais se repentent des moyens employés pour y parvenir; les pauvres étalent les épreuves subies pour appeler la grâce...." (Jewsiewicki, 1993: 8)

Toutes ces vies qui se disent sont la réponse actuelle au grand silence littéraire du Congo; il y a une prise de parole, en français, pour dire ce qui a été tu du temps de la colonie, mais aussi du temps - contemporain- de l'oppression mobutiste. Cette prise de parole obéit, comme l'a bien vu Bogumil Jewsiewicki, à un modèle qui relève de ce que j'appelle une économie de la rédemption. Le malheur domine, Dieu veille, l'Esprit travaille toutes les vies. Comme le dit l'un des témoins de l'ouvrage *Naître et mourir au Zaïre*: "Voici en gros ce qu'est ma vie, ce qu'elle a été, ce qu'elle sera: c'est une vie de prières toujours, une vie offerte au Seigneur..." (Jewsiewicki, 1993: 127) Sainte Thérèse n'aurait pas dit autrement et Zamenga serait d'accord!

Alain Ricard, cnrs.

Texte paru dans Littératures autobiographiques de la Francophonie, édité par Martine Mathieu, Paris, L'Harmattan,, 1996, p.137-144.

Bibliographie:

Batukezanga (Zamenga), 1983, Souvenirs du village, Kinshasa, Editions Saint Paul Afrique, 111 p.

Batukezanga (Zamenga), 1985, Luozi , trente ans après, Kinshasa, Zabat, 127 p.

Bontinck (François), édité par, 1974, L'Autobiographie de Hamed Ben Mohamed el murjebi Tip ; Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre mer, 304 p.

Jewsievicki (Bogumil), sous la direction de, 1993, Naître et mourir au Zaïre, Paris, Karthala, 255 p.

Kesteloot (Lilyan), 1992, Mudimbe bernanosien? , in Quaghebeur, Marc, sous la direction de , Papier blanc , encre noire, cent ans de culture francophone en Afrique centrale, Bruxelles, Labor, pp 449-456.

Mata Masala (Soeur Catherine) , 1993, Anatomie d'un succès populaire: Zamenga Batukezanga et son oeuvre, 2 vols, 650 p , thèse pour le doctorat présentée à l'Université de Paris 3, 1993.

Mudimbe (V.Y), 1989, Shaba Deux, les carnets de Mère Marie Gertrude, Paris, Présence africaine, 152 p.

Mudimbe (V.Y), 1991, Parables and Fables: Exegesis, Textuality and Politics in Central Africa, Madison, University of Wisconsin Press, 238 p.

Thérèse (Sainte - de Lisieux), 1989 , (1ère édition 1898) , Histoire d'une âme, Paris, Le Cerf, 368 p.

Zumthor (Paul), 1981, Introduction à la poésie orale, Paris: Le Seuil, 1981.